



Un point de vue contemporain sur la leçon des écrivains russes

Entretien avec Alexeï Varlamov par Tatiana Victoroff en septembre 2022

Tatiana Victoroff et Alexis Varlamov



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/recherchestravaux/6615>

ISSN : 2605-8383

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-421-9

Référence électronique

Tatiana Victoroff et Alexis Varlamov, « Un point de vue contemporain sur la leçon des écrivains russes », *Recherches & Travaux* [En ligne], 102 | 2023, mis en ligne le 07 juillet 2023, consulté le 06 juillet 2024. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/6615>

Ce document a été généré automatiquement le 6 juillet 2024.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Un point de vue contemporain sur la leçon des écrivains russes

Entretien avec Alexeï Varlamov par Tatiana Victoroff en septembre 2022

Tatiana Victoroff et Alexis Varlamov

- 1 « Qu'il est difficile d'écrire, mon frère ! » C'est ainsi, en 1921 à Petrograd, dans l'ambiance de plus en plus étouffante du nouveau régime, que se saluaient les jeunes écrivains de l'association « Frères Sérapion », nommée en hommage à celle à laquelle appartenait l'auteur romantique allemand Ernst Theodor Amadeus Hoffmann. Celui-ci a décrit son fonctionnement dans un recueil homonyme : des écrivains s'y réunissaient pour se raconter les uns aux autres des histoires de leur cru, avant de les commenter entre eux.
- 2 Pour Alexeï Varlamov, écrivain russe renommé¹, professeur de littérature célèbre pour ses biographies d'auteurs russes, ces « Frères Sérapion » sont une incarnation de la solidarité des écrivains, mais également de la justesse de leurs jugements – « purs », sans a priori ni préjugés, à la différence de ceux des critiques, souvent engagés, soumis à une idéologie officielle ou à leurs propres goûts littéraires. L'écrivain comprend mieux son confrère. Il sait combien « il est difficile d'écrire », au milieu des nouvelles épreuves de notre temps, dans une époque, aussi, où le livre même change de statut, devient « dématérialisé », audio ou numérique. Alexeï Varlamov est parfaitement placé pour ressentir cette parole, lui qui, en plus d'être écrivain, enseigne la littérature aussi bien aux étudiants de la faculté de Lettres de l'université Lomonossov de Moscou qu'aux futurs écrivains de l'Institut Littéraire Gorki où il assure un séminaire en forme de « master class » et dont il est devenu recteur en 2016. Il a par ailleurs enseigné comme professeur invité dans des universités de Slovaquie, des États-Unis, de Chine, d'Europe (Belgique et Italie en particulier). Enfin, il intervient fréquemment lors des conférences en ligne de l'Institut Littéraire, sur les auteurs russes contemporains et leurs « stratégies d'écrivains ».
- 3 C'est dans cette perspective qu'il aborde l'œuvre des écrivains russes dans une collection renommée « *ЖИЗНЬ ЗАМЕЧАТЕЛЬНЫХ ЛЮДЕЙ (Vie des Gens remarquables)* » où la biographie de chacun est décrite dans un genre littéraire spécifique qui correspond,

selon Alexeï Varlamov, à sa personnalité et à sa destinée. Ainsi la vie d'Alexis Tolstoï (resté « comte » dans la Russie soviétique) est « un roman picaresque » ; celle de Vassili Choukchine, qui a condensé tous les élans et les orages de l'histoire russe du XX^e siècle, est « un roman de formation ». L'« œuvre-vie » d'Alexandre Grine (dont les héros, dans un univers onirique, sont capables de voler ou de marcher sur l'eau) est « un roman gothique » ; celle de Mikhaïl Boulgakov, une des innombrables victimes du régime stalinien, « une tragédie antique » ; celle de Vassili Rozanov, torturé par la question sexuelle, est « un drame familial ». Alexeï Varlamov distingue parmi eux les écrivains qui « choisissent leur destin » de ceux que « le destin choisit » ; ceux qui « possèdent » du talent et ceux qui « sont possédés » par leur talent. Alexeï Tolstoï appartient, selon son biographe, à la première catégorie : il a toujours « choisi où, à quel moment, et sur quoi il faut écrire. » Il fut ainsi un écrivain reconnu aussi bien dans la Russie préévolutionnaire que dans la Russie soviétique et dans le milieu des émigrés. Mikhaïl Boulgakov serait, quant à lui, un représentant brillant de la seconde catégorie. L'auteur de *Cœur de chien* et de *Maître et Marguerite* laisse libre cours à son imaginaire et à son talent ; il est incapable de choisir son sujet en fonction de ses propres intérêts et le paie par la solitude et l'enfermement, sans espoir d'être publié un jour³.

- 4 Ces « stratégies d'écrivains » font l'objet d'un cours initialement destiné aux étudiants de l'Institut Littéraire Gorki⁴, et désormais tourné vers le large public des « Samedis universitaires⁵ » diffusés en ligne par le service éducatif de la mairie de Moscou. L'intérêt qu'il suscite est d'autant plus vif qu'il pose les questions existentielles du choix et de la responsabilité des écrivains au moment des nouvelles crises et cataclysmes de l'Histoire.
- 5 Nous proposons aux lecteurs de la revue *Recherches & Travaux* un entretien avec Alexis Varlamov sur sa double vocation d'écrivain et d'enseignant, réalisé à l'occasion de la publication du numéro spécial sur la « Leçon des écrivains » (XX^e-XXI^e siècles).

Tatiana Victoroff : Dans votre biographie vos activités d'écrivain et d'enseignant se mêlent intimement. Quelles interactions entretiennent-elles ? Se modifient-elles avec le temps, en particulier avec votre succès grandissant dans les deux genres ?

Alexeï Varlamov : En effet, depuis de nombreuses années, je suis des voies parallèles : j'enseigne et j'écris. Il fut un temps où mener ces deux activités de front était difficile, car un enseignant débutant a une lourde charge et un écrivain débutant a de grandes ambitions et j'étais littéralement déchiré entre ces deux pôles. Si cela avait été possible, j'aurais bien sûr préféré me contenter d'être juste écrivain. Mais à l'époque, cela ne permettait pas d'en vivre. À l'université aussi on payait peu, mais bon an mal an, cela permettait de vivre. Puis à mesure que je me développais et que se modifiait la situation générale, j'en suis venu, il me semble, à un consensus. J'enseigne autant que je veux et j'écris aussi autant que je veux. Si l'on pense à l'expression de Tchekhov « la médecine est ma femme, la littérature ma maîtresse », dans mon cas, ces deux dames vivent en bonne entente et ne se jalouent pas. Et je les aime tendrement toutes deux. Avec le Rectorat, c'est plus compliqué, car c'est un travail administratif, mais pour le moment je m'en tire bien, il me semble.

TV : Vous enseignez la littérature aux étudiants du MGU et de l'Institut littéraire Gorki, mais vous intervenez également dans des universités hors de Russie, notamment en tant que « *writer-in-residence* » dans la ville américaine de Iowa-city. Pourriez-vous nous faire partager cette riche expérience ? Elle intéresse le lecteur français, car c'est une tentative de « sortie dans le peuple⁶ » auprès d'un auditoire composé d'agriculteurs américains autour de sujets

littéraires. Cette expérience a-t-elle eu des répercussions dans votre œuvre, dans votre vision et votre interprétation de l'histoire russe et mondiale ?

AV : Actuellement j'enseigne en présence à l'Institut littéraire et l'hiver à l'université de Shenzhen en Chine. Et en plus, on m'a demandé d'assurer une petite série de conférences *on-line* à l'université italienne de San-Pellegrino. Mais jusqu'ici j'ai effectivement enseigné à l'université de Moscou et j'ai longtemps travaillé à l'étranger. Par exemple en Belgique à l'université de Gand ou en Slovaquie à l'université des saints Cyrille et Méthode à Trnava où l'on m'a proposé un poste de professeur extraordinaire. En slovaque, ça se disait « *mimoriadnyj* », c'est-à-dire « outre le rang », cela m'amusait et m'inspirait même d'être différent des autres. Je n'ai pas aussitôt saisi qu'être extraordinaire n'est pas un tel honneur, être ordinaire est beaucoup mieux, car c'est quelqu'un qui a son poste fixe, tandis que l'extraordinaire qui sonne si bien signifie en fait que l'on t'a recruté pour un temps et qu'à chaque moment on peut te renvoyer.

Mais je me suis senti très bien à Trnava, ville charmante dans la Slovaquie occidentale, non loin de Bratislava. On l'appelle quelquefois « petite Rome ». La vieille ville a été préservée avec ses nombreuses églises. Tout autour s'étendent les Petites Carpates, montagnes, cascades, grottes. Après Moscou, vivre une vie tranquille et régulière dans une telle ville était un vrai plaisir. C'est d'ailleurs là que j'ai écrit pour la série *JZL (Vie des Gens remarquables)* les biographies d'Alexandre Grine et d'Alexis Tolstoï et ce troisième Tolstoï m'a valu le plus prestigieux prix littéraire de Russie. Je ne parvenais pas à l'époque à écrire de la prose, j'ai téléphoné au rédacteur en chef de « La Jeune Garde » André Pétrov et lui ai dit : « Laissez-moi vous écrire quelque chose » et c'est lui qui m'a proposé d'écrire les biographies de Grine et de Tolstoï. De temps en temps, j'allais à Moscou chercher dans les archives (RGALI), je prenais des notes, retournais à Trnava et me mettais au travail. Près de ma maison, il y avait un terrain de football où je jouais avec mon fils et pendant les week-ends il y avait la montagne, conditions idéales pour lesquelles je suis reconnaissant envers la Slovaquie.

Mon programme était la littérature russe depuis *Le Dit d'Igor* jusqu'à nos jours. Une chose m'a frappé. Je disais par exemple aux étudiants : « Il y a eu un écrivain nommé Mikhaïl Boulgakov dont le roman *Le Maître et Marguerite* est un sommet de la littérature russe. Quand j'avais votre âge, il était impossible de se le procurer, il figurait dans les bibliothèques mais on ne pouvait pas l'acheter. Vous avez de la chance ! Ce roman a été traduit en slovaque, vous devez sans faute le lire. Je sais que les étudiants ont tendance à la paresse, mais ce roman-là, vous devez le lire sans faute ! » Ils ont fini par le lire mais leur réaction fut : « Qu'est-ce que vous lui trouvez ? Rien de particulier ! » Ils étaient unanimes ! ils auraient pu en discuter, non ! Peut-être la traduction était-elle mauvaise ou était-ce une particularité du caractère national ?

Une autre fois, au sujet de la poésie du Siècle d'Argent, je disais : « Quand j'avais votre âge, on nous disait que le meilleur poète était Maïakovski et le meilleur auteur Gorki et l'on ne nous disait rien de Mandelstam, Akhmatova, Tsvetaïeva. Lisez sans faute ces poètes ! » Mais eux disaient : « Maïakovski, c'est mieux ! C'est lui qui nous plaît ! »

Pour ce qui est des États-Unis, je m'y suis retrouvé grâce au programme international des écrivains *International Writing Program*. L'Iowa est cet état où l'on cultive le maïs qu'a visité Khrouchtchev, il est effectivement agricole mais aussi intellectuel. Dans la

ville de Iowa-city, il y a une université où l'on enseigne les Humanités, libérale et très créative. Le poète local Paul Engel a décidé d'organiser un campus d'écrivains, une société de gens de plume, afin que des écrivains de divers pays s'y réunissent, se parlent, échangent leurs expériences et étudient l'Amérique. Nous avons beaucoup voyagé à travers le pays, puis on m'a proposé de rester à Iowa en qualité « d'écrivain auprès de l'université ». Une fois par semaine, on me donnait une voiture, je partais pour quelque minuscule petite ville où jamais n'avait pénétré un Russe et je devais raconter aux habitants mes impressions américaines, leur parler de la Russie, de la vie, de tout ce que je jugeais nécessaire. Venaient des fermiers, des vieilles femmes, des adolescents. Quand je leur disais que j'étais allé à Los Angeles ou New York, ils me regardaient avec des yeux ronds, ils n'avaient jamais quitté l'Iowa ! Quant à la Russie, ils n'en connaissaient rien. Je leur racontais mon enfance en Union soviétique, comment on nous faisait peur avec le danger américain, la guerre atomique ; près de notre maison, il y avait un abri anti-bombes. Je disais : « Heureusement que ces temps sont passés et ne reviendront plus, nous allons tous vivre en paix. » Dans mon adolescence, je souffrais de ne pas avoir de jeans américains pour lesquels il fallait dépenser une fortune au marché noir et mon père, très assujéti au système, n'y aurait jamais consenti. Ils m'écoutaient et j'avais l'impression qu'ils cherchaient à savoir si je ne leur racontais pas des salades. Ce n'est pas un hasard si le détecteur de mensonges a été découvert en Amérique. Mais je ne mentais pas.

TV : Dans quelle mesure le changement d'auditoire, que ce soient vos étudiants ou vos lecteurs (car vos livres sont traduits en français, espagnol, italien, serbe, chinois, allemand, vietnamien, arabe) a-t-il modifié votre choix de thématiques et la façon de présenter la littérature russe ?

AV : Je m'efforce de garder ma liberté intérieure et de ne pas dépendre d'un quelconque auditoire. Je ne pense pas que les traductions influent sur ce que j'écris, en principe, je sépare résolument ma prose artistique de ma prose documentaire. Quand j'écris des nouvelles, des romans, des récits, je ne me préoccupe pas du lecteur, je ne le vois pas, je ne pense pas à lui, ni ne m'oriente sur lui. Je dois dire ce que j'ai à dire, me libérer de cela et si cela trouve un écho, tant mieux, sinon, tant pis. En revanche, si j'écris une prose documentaire, une biographie, le lecteur est très important pour moi. Je discute mentalement avec lui, j'établis un dialogue. Par exemple, quand j'écrivais la biographie de Mikhaïl Boulgakov, j'imaginai un lecteur orthodoxe traditionaliste à qui on a dit que Boulgakov est un sataniste, un morphinomane, l'auteur du roman sulfureux *Le Maître et Marguerite*. Alors je m'efforçais de lui montrer (pas démontrer, montrer) que ce n'est pas cela, pas du tout cela. Ou encore la biographie d'Alexis Tolstoï. Pour beaucoup de lecteurs libéraux, c'est un cynique, un stalinien, un écrivain « vendu au système ». C'est d'ailleurs ce que je pensais avant de commencer ce travail, mais son héros m'a en quelque sorte vaincu, convaincu. Et ma tâche est alors de présenter mon protagoniste dans toute son ampleur car il ne se réduit pas aux étiquettes qu'on lui colle.

*TV : Vous revenez souvent à l'idée qu'un écrivain écrit « non pas ce qu'il veut, mais ce qu'il doit ». Est-ce également valable pour l'enseignement ? Bien sûr il y a des programmes ministériels imposés, mais n'y a-t-il pas des textes vers lesquels l'enseignant se sent obligé de revenir, comme par exemple relire, dans la Russie actuelle, *Les jours maudits de Bounine* ? Y aurait-il là la possibilité, avec l'auditoire étudiant, de comprendre ce qui s'est passé et*

continue de se passer en Russie dans les moments tragiques de son histoire – tâche que vous vous fixez en créant vos biographies d'écrivains ?

AV : À vrai dire, j'ai toujours été et je reste partisan de la liberté de création, même aux moments les plus tragiques de l'existence. Il est possible que l'écrivain écrive ce qui lui est indiqué d'en-haut, mais cet en-haut n'émane pas du parti ou du gouvernement, mais d'instances plus élevées qui ne se laissent pas aussitôt deviner. Pour ce qui relève de l'enseignement à des étudiants, il me semble qu'il ne faut imposer à quiconque ses convictions ou exiger une quelconque soumission. Le professeur doit être objectif et laisser à son auditoire un espace pour se faire son opinion. Ceci concerne notre époque quand tout dans le monde se polarise et se rétrécit. Surtout ne pas verser dans l'hystérie ; on peut proposer Bounine, Chméliov, Nabokov, Aldanov, Soljénitsyne mais sans oublier qu'il y a eu Gorki, Maïakovski, Pilniak, Cholokhov, Fadéev, Simonov et d'autres. Même chose pour la littérature contemporaine : il y a Bykov mais aussi Prilépine. Ils peuvent plaire à certains ou déplaire catégoriquement, ils sont aujourd'hui antagoniques, mais appartiennent tous deux à la littérature russe.

TV : Vos biographies de A. Tolstoï, A. Grine, M. Prichvine, V. Choukchine, M. Boulgakov, A. Platonov, V. Rozanov dont chacune est écrite dans un genre littéraire spécifique, contiennent-elles un élément autobiographique ? C'est du moins le point de vue de Zakhar Prilépine, un confrère écrivain⁷ : « Alexis Varlamov écrit sur des classiques, mais aussi un peu sur lui-même. » Si c'est le cas, l'écriture de ces livres vous a-t-elle fait réfléchir sur votre propre vocation d'écrivain ? Sur votre propre « stratégie d'écrivain », selon la thématique de l'un de vos cours ?

AV : Non, cela relève de l'imagination de Zakhar Prilépine. Moi, je m'efforce de me distancier au maximum de mon héros. Est-ce possible et comment j'y arrive est une autre question, mais en tout cas, je n'ai aucune intention de me déguiser, de parler de moi, d'introduire quelque chose de personnel. Je ne suis pas Boulgakov qui, en écrivant sur Molière (également dans la série JZL⁸) parlait de lui, de ses problèmes, de sa situation. Quand c'est Boulgakov qui le fait, c'est intéressant et a le droit d'exister. Mais si c'est moi ou quelque auteur contemporain, je n'en suis pas si sûr. Mais en revanche, si le lecteur s'intéresse précisément à Jean-Baptiste Molière et non à sa talentueuse réincarnation au XX^e siècle dans la lointaine Moscovie qui n'a qu'un rapport lointain avec son prototype, il ferait mieux de prendre sur Molière un autre ouvrage. Pas aussi brillant, passionnant, fouillé que chez Boulgakov, il sera plus simple, plus rébarbatif, mais il sera sur Molière. Pour ce qui est de mon propre parcours, j'y fais plus ou moins mention dans ma prose. Elle contient beaucoup d'éléments autobiographiques, comme d'ailleurs chez d'autres que moi. Et pour ce qui concerne la stratégie d'écrivain, si l'on y réfléchit, elle est présente. Mais que d'autres que moi en parlent. Un écrivain ne doit pas montrer ses cartes. Il crée un mythe, il fait de sa vie un mythe, il la cache, la masque, tandis que la tâche d'un biographe est à l'opposé. Démythifier, révéler. Pourquoi irais-je faire le travail des autres ?

TV : Combiner les professions d'écrivain et d'enseignant est une vieille tradition dans la culture russe : le poète K. Balmont a enseigné à l'université d'Oxford ; le poète V. Brioussov, jusqu'à la fin de sa vie, est resté professeur et recteur de l'Institut littéraire et artistique ; il est probable que Tchekhov dans son Répétiteur parle de sa propre expérience ; V. Aksionov, J. Brodski, V. Nabokov, écrivains émigrés malgré eux, ont enseigné la littérature russe et européenne dans différentes universités des États-Unis. Ces exemples ont-ils de l'importance

pour vous ? Y a-t-il d'autres exemples de combinaison – heureuse ou non – de ces vocations dans la culture russe dont vous voudriez parler au lecteur français ?

AV : Ce que vous avez évoqué est important. Ainsi Brioussov peut être considéré comme le grand-père de l'Institut Littéraire. On peut citer des exemples brillants du Siècle d'Argent : « la Tour » de Viatcheslav Ivanov que fréquentaient Volochine, Goumiliov, Akhmatova, Elisabeth Dmitrieva, Mandelstam, Alexis Tolstoï. Ou bien « l'Atelier des poètes » qui polémiquait avec la « Tour ». Ainsi la tradition s'était établie et aujourd'hui beaucoup d'écrivains russes enseignent l'art d'écrire. Rien qu'à l'Institut travaillent Léonid Iouséfovitch, André Guélasimov, Alexandre Snéguïrov, Pavel Bassinski, André Volos dont les livres sont connus du public français. La poésie est enseignée par le fameux Evguénij Reïn, l'ami de Brodski et l'élève d'Akhmatova. À l'École des hautes études économiques, l'art d'écrire est enseigné par Maïa Koutcherskaja, Olga Slavnikova et Marina Stépnova. Il y a aussi des écoles d'écriture, des associations littéraires, des clubs, des cercles... C'est un phénomène naturel, une concurrence saine, une discussion pour savoir si l'on peut apprendre l'art d'écrire et comment. En outre, le travail avec les jeunes auteurs est très développé en Russie : séminaires, master class, résidences pour jeunes écrivains. Des écrivains reconnus y participent partageant leur expérience, leurs idées, leurs réflexions.

TV : Le cas Nabokov est particulier sur ce plan. Quel est selon vous la contribution de ses conférences sur la littérature russe et européenne à la connaissance littéraire ? Peut-on l'utiliser à l'université ? On connaît la réaction des lecteurs américains. Et quel fut l'accueil après leur première publication en Russie dans les années 1990 et dont vous fûtes témoin ? En quoi réside leur intérêt pour l'étudiant russe ? Vous arrive-t-il de vous appuyer sur eux ou de les citer lors de vos cours ? Comment définiriez-vous la « stratégie » de Nabokov dans sa façon de lire les classiques russes ? Quel rôle joue le facteur subjectif ? Peut-on reconnaître dans ces conférences Nabokov l'écrivain ?

AV : Pour être franc, Nabokov n'est pas mon écrivain préféré. Je ne sais pas pourquoi. Bien entendu je l'ai lu et je reconnais la grandeur de cette figure, j'admire son style, sa langue, son mode de pensée, son érudition. Mais je n'ai jamais été enthousiaste à son sujet. Ni quand il était « interdit », ni quand il était « autorisé ». Et je n'ai pas utilisé ses cours sur la littérature. Si l'on parle des étoiles de ce calibre, c'est plutôt Brodski qui m'est plus proche dans ses jugements sur la littérature. Mais c'est mon cas particulier et il est plutôt atypique. La plupart des intellectuels russes portent Nabokov aux nues et pour les étudiants, c'est une idole. Dans notre Institut cette année, c'est un professeur de l'université d'Oxford, spécialiste de Nabokov, Anastasia Vladimirovna Tolstaïa qui est chargée d'un cours spécial sur Nabokov, ce dont je me réjouis.

TV : Question incontournable en rapport avec le passage de l'enseignement dans l'espace Internet. Vos conférences, initialement adressées aux étudiants du MGU et de l'Institut Littéraire sont désormais accessibles à n'importe quel auditeur russophone du monde, grâce à l'Internet. Y a-t-il des échos de cette parole qui résonne aujourd'hui dans l'espace virtuel ? De la part des étudiants russophones occidentaux ? L'écrivain parlant devant un écran, ne sachant souvent pas à qui il s'adresse, n'est-il pas comme une bouteille scellée jetée dans la mer à la recherche de son destinataire, selon la comparaison de Mandelstam qui réfléchissait au destin du poème en quête de lecteur dans son article « Sur l'interlocuteur⁹ » ? Réagissez-vous à ce nouveau type de communication dans votre œuvre ?

AV : Je ne voudrais pas exagérer la portée de ce phénomène. Oui, il arrive que des gens me disent qu'ils ont assisté à mes conférences sur Internet. J'écoute, je remercie poliment. On peut connaître les réactions et même le nombre des auditeurs. Certains

apposent leur « like », d'autres non. Mais ce n'est pas la préoccupation majeure de ma vie. Écrire, c'est avant tout être assis à sa table, l'enseignement vient en second. Le sommet de l'iceberg. Je suis indifférent aux nouveaux moyens de communication, je ne suis jamais entré dans un quelconque réseau social et je préfère communiquer directement avec les gens. Maintenant que la crise du Covid reflue, c'est plus que suffisant. En Russie se déroulent un grand nombre de festivals littéraires, de forums, de séminaires, de foires aux livres. Ces derniers mois, je suis allé dans une dizaine de villes de Kaliningrad à St Petersburg, de Vladivostok à Oulan-Bator, de Tchéliabinsk à Arkhangelsk, de Erevan à Istanbul. Avec beaucoup de rencontres, de questions mais aussi de confidences, d'impressions, de conversations et de discussions. Cela me rend heureux. Le virtuel n'est qu'un succédané.

TV : Vous parlez du livre comme « d'un fait de l'être humain ». Garde-t-il ce statut existentiel dans son nouveau format « numérisé » ? Quelles sont les conséquences des nouvelles technologies informatiques dans le domaine de la création et de l'enseignement ? En quoi sont-elles une aide ou bien au contraire mènent-elles à la perte du contact avec le livre en tant que réalité ?

AV : Il me semble qu'il est encore trop tôt pour en juger. En ce qui me concerne, je préfère le livre en papier, mais si c'est nécessaire, je le lis en version électronique. Je ne vois ici aucun problème. Nous verrons ce que l'avenir nous réserve, mais je ne pense pas que ce soit notre plus grande préoccupation aujourd'hui, lorsque le présent est vaincu non par le futur, mais par le passé, c'est de là qu'il faut attendre le danger. Y compris pour la culture.

NOTES

1. Alexeï Nikolaiévitch Varlamov (né en 1963 à Moscou) est membre de l'Union des écrivains russes depuis 1993, du PEN Club russe depuis 2003, et auteur de nombreux romans dont deux, *Alexandre ou la vie éclatée* et *L'esprit du loup* sont traduits en français. Lauréat de nombreux prix prestigieux, dont le Prix international des « Écrivains du XXI^e siècle » (2015), le « Prix des étudiants » (2015), fameux en Russie, ou le Prix Soljénitsyne (2006) « pour une étude nuancée de la force et de la fragilité de l'âme humaine, de son destin dans le monde contemporain ; pour une compréhension des chemins de la littérature russe du XX^e siècle dans le genre des biographies d'écrivains ».

2. La *Vie des Gens remarquables* est le titre d'une série d'ouvrages biographiques destinés au grand public et confiés à de grands écrivains. Elle a été fondée en 1880 par les éditions F. F. Pavlenkov. Interrompue après la révolution, elle renaît à l'initiative de Maxime Gorki et existe depuis, passant d'un éditeur à un autre. Consacrées à des personnalités ayant marqué l'histoire humaine dans les domaines les plus divers, ces biographies doivent correspondre à trois critères : l'exactitude historique et scientifique, un haut niveau littéraire, et être captivants. Depuis la fin de l'URSS, la collection connaît un renouveau remarquable en s'ouvrant à des figures effacées de l'histoire soviétique (tsars, saints, exilés...) et en renouant avec les biographies de personnalités étrangères.

3. La biographie de Mikhaïl Boulgakov d'Alexeï Varlamov (Moscou, JZL, 2008) est parue en français chez Louison : Alexei Varlamov. Mikhaïl Boulgakov (trad. Marie Starynkevich). Paris, Louison éditions, 2021
 4. <<https://youtu.be/0RmBwukovD8>>.
 5. <<https://litinstitut.ru/uslit?ysclid=192qhmrpv9968974070>>.
 6. Renouer avec le peuple, les gens simples des villes et des campagnes, est une préoccupation de nombreux intellectuels russes au XIX^e siècle, époque de rupture majeure entre le peuple et les élites. L'expression « sortir dans le peuple » résume ce souci d'accessibilité et de compréhension mutuelle qui ne cesse depuis de préoccuper l'intelligentsia russe.
 7. Interview de Zakhar Prilepine et Alexis Varlamov, Z. Prilepine, *Entretiens avec la littérature russe*, M, AST, Astrel, 2009, p. 149-165. Voir des fragments en ligne : <<https://zaharprilepin.ru/ru/litprocess/intervju-o-literature/aleksej-varlamov-.html>>.
 8. M. Boulgakov, *Molière*, Moskva, Molodaia gvardia, JZL, 1963.
 9. Ossip Mandelstam, *De l'interlocuteur* (trad. du russe par Léon Robel), <https://po-et-sie.fr/wp-content/uploads/2018/08/35_1985_p7_12.pdf>.
-

AUTEURS

TATIANA VICTOROFF

Tatiana Victoroff est maître de conférences (HDR) en littérature comparée à l'université de Strasbourg. Elle est l'auteur de l'ouvrage *Anna Akhmatova. Requiem pour l'Europe* (Infolio, 2010), d'articles sur la renaissance du genre du Mystère au XX^e siècle (Mallarmé, Hofmannsthal, Péguy, Claudel, T.-S. Eliot, Lorca, Andreï Biely, Alexandre Blok...), sur les rapports entre la poésie russe et française (Mandelstam et Jaccottet, Maiakovsky et Aragon...) et sur la culture de l'émigration russe en France (Eugène Zamiatine, Boris de Schloezer, Wladimir Nabokov, Dimitry Merejkovsky, Ivan Bounine, Boris Grigoriev...). Elle s'intéresse également aux problèmes de traduction, essentiellement de la poésie (Alexandre Pouchkine, Marina Tsvetaeva, Yves Bonnefoy, Philippe Jaccottet ...) et à la synthèse des arts (ouvrage *Mystère en Europe, de Mallarmé à Brodsky*, à paraître aux éditions Classiques Garnier).

Elle est directrice du centre culturel Soljenitsyne aux éditions YMCA-Press à Paris et directrice de la revue des émigrés *Vestnik* (Messenger) (Paris – New York – Moscou).

tatiana.victoroff[at]gmail.com

ALEXIS VARLAMOV

Alexis Varlamov est un écrivain moscovite né en 1963 et professeur de littérature russe à l'université Lomonossov et à l'Institut littéraire Gorki. Il est spécialiste de littérature russe (XIX^e-XXI^e siècles), l'auteur de nombreuses biographies d'écrivains et de romans dont deux sont traduits en français (*Alexandre ou la vie éclatée* et *L'esprit du loup*). Il est membre du PEN club russe et récipiendaire du prix Soljenitsyne en 2006. Il donne également des cours de littérature à l'étranger (États-Unis, Chine).

varlamov51[at]mail.ru